

## Chapitre 43

J'ouvre les yeux.

Terrifié.

La caméra remonte et je suis allongé sur un lit d'hôpital, avec des tuyaux dans le nez, dans la bouche, des perfs aux bras et des dizaines d'appareils électroniques en guise de table de nuit. Un carcan de survie. Je suis un Christ électronique.

Éther et senteurs médicales pas si différentes de la morgue que j'ai en tête.

Terrifié...

Terrifié par la pièce les sons l'air la lumière les odeurs les mouvements que je sens proches et l'assassin de mes cauchemars.

Est-ce la réalité ? Si oui je suis vivant et réveillé. Si non... ?

J'attends.

Je reste le héros de l'histoire ; la caméra est encore pointée sur moi. Tout n'est donc pas terminé.

J'attends.

J'attends d'être sûr.

Encore.

Toujours.

Si on vous le demande, dites : « Je me hais. »

Une infirmière rentre dans mon purgatoire et elle repart immédiatement. Sur son visage la surprise de me voir la regarder.

J'attends.

L'infirmière revient avec des collègues à elle, appuie sur un bouton et doucement mon oreiller se redresse. Pas

de beaucoup, mais ma vision change. Je vois, au lieu d'un plafond blanc surnaturel et sinistre, ma chambre hôpital en plan large, avec mon lit et ses draps blancs, sa couverture synthétique marron clair, mes bras à l'extérieur de la couverture, allongés dociles contre mon corps. Je vois les formes, au bout du lit sous le synthétique, qui pourraient bien être mes pieds. Et derrière tout ça debout devant moi les infirmières dont la plus proche demande :

« Bonjour monsieur Maccart. Comment vous sentez-vous ? »

Je n'ai pas de réponse à leur donner.

Je n'en sais rien. J'attends d'être sûr.

Personne. Les infirmières ont disparu. La lumière de la pièce légèrement différente. J'ai dû dormir. Le temps me ronge, m'éparpille. Le grand boyau central m'a érodé jusqu'au trépas. Si on vous le demande, dites qu'un animal domestique m'a tiré dessus et que personne n'est jamais à l'abri de quoi que ce soit.

Personne.

Je cligne des yeux. La chambre est vide. Je cligne des yeux. Praha adossé près de la fenêtre. Praha mon fidèle copain qui n'aime que lui. On rentre dans ma chambre comme dans un moulin.

Praha, tu ne peux pas être là. Tu es mort. Les deux trous que je vois dans ta poitrine devraient pourtant te mettre la puce à l'oreille. Ils devraient te rappeler que tu t'es vidé depuis un moment. Tu n'es pas stupide au point de ne pas le remarquer. Deux balles dans le corps ça ne pardonne pas. J'en sais quelque chose puisque me voilà ici. Nous avons au moins ça en commun.

Et puis le héros de ce satané journal c'est moi : Brendan Maccart le détective privé.

Je vois bien que tu te rapproches, que tu me lances ton regard de cadavre, sans éclat. Mais ça ne m'impressionne pas. Tu n'as plus rien à faire ici. La caméra ne s'intéresse qu'aux vivants et moi je suis vivant, sale merde ! Tu me

parles mais je n'entends pas tes menaces. Je vois juste tes lèvres de connard bouger sans qu'un son me touche. Tu ne peux rien me faire tant que je reste à l'intérieur. Et tu sais quoi ? Je suis assez heureux que tu sois mort. Tu n'étais qu'un connard piétinant son monde juste pour briller un peu plus. Résultat ? T'as une sale mine.

Sans éclat.

Terne.

Terne comme la totalité des personnages qui font ma vie. Tu me parles mais tu déformes les faits. Je ne t'écoute pas. Je ne t'ai jamais écouté. Tu ne sais rien ! Les subtilités t'ont toujours si bien échappé. Je suis le seul à savoir.

A tout savoir...

Ceci n'est pas ma vie.

Quoi qu'on vous demande, vous ne saurez jamais rien avec certitude.

Ceci n'est pas votre vie.

Quoi que vous disiez, ce ne sera jamais la vérité.

Ceci ne vous concerne pas.

Ceci n'est rien.



## Chapitre 1

Un éléphant.

C'est affectueux. Je n'me fous pas d'elle.

Un éléphant portant un chemisier de coton généreusement ouvert sur un décolleté charnu sous un châle saumon, une veste de tulle bleu vert et c'est tout parce que sur l'écran on ne voit pas plus bas. Côté visage : un maquillage plâtré sur son épiderme pâle de pachyderme. Elle est fardée comme ne le seront jamais les quelques rares survivants des troupes d'Afrique et d'Asie.

Là je parle des éléphants. Des vrais.

« Tu devrais tirer un coup. Ça te recalerait le disque dur. »

Meilyne Jacob. Ma meilleure amie si ça peut signifier quelque chose. Et pas la plus maigre.

La qualifier de pachyderme est bien entendu excessif.

Meilyne sur mon visiophone pour son coup de fil hebdomadaire, occupée comme elle peut à me raconter sa vie sans surprise et à me bousiller la mienne.

Me dit comme d'habitude et bien gentiment que je fais un boulot de merde que je porte des sapes de merde que mon appartement est à chier et que ma vie sentimentale rime avec néant. Une vie de merde mais soyons clair : le but de Meilyne n'est pas ma destruction mentale totale et définitive, et quand j'emploie le terme éléphant pour la décrire c'est affectueux.

OK ?

« Tu sais, me dit Meilyne en confidence, mon père... Je ne t'ai jamais dit ce que faisait mon père quand il pensait

loisir ? Non ? Et bien il était chasseur, avec la carabine et la combinaison de camouflage ringard... »

Encore !

Pourvu qu'elle ne parle pas du poulpe éventré.

Meilyne : « Il était chasseur et moi pas. Tu vois où ça coince. Lui avec sa carabine et moi apprentie écolo sortie du rayon politiquement correct des émissions TV à la con... Vise le tableau. C'était ma période ado. Je ne sais plus si j'appréciais réellement les animaux mais il me fallait bien foutre en l'air son autorité, m'affirmer, et le seul moyen de s'engueuler sans que je me ramasse un pain en pleine tronche, c'était de causer écologie ; le débat tu vois. Alors on s'engueulait de plus en plus souvent. C'était plutôt stupide mais sans violence. Forcément c'est pas ce qu'on voulait l'un et l'autre, mais on a fini par s'habituer.

— A quoi ? A la stupidité ?

— Mais non ! A s'engueuler.

— Excuse-moi de te demander ça mais... Tu veux en venir où ? »

Elle soupire comme pour me rendre compte des efforts qu'elle fait pour me faire comprendre les choses les plus élémentaires, pour m'expliquer la vie.

« Ce que je veux dire c'est qu'on s'habitue à tout et pas toujours aux choses qu'on désire réellement et que toi tu t'accroches à un boulot pourri. Tu es un garçon intelligent Brendan. Change de job. Fais-toi entretenir. Les femmes adorent entretenir leur mec. »

Meilyne est graphiste dans une boîte de pub spécialisée. Essence lunaire d'Angelo Cardini. Vous connaissez ? Le shampoing ultra contact de Magellan. Ça ne vous dit rien ? C'est la pub avec cette femme dans le style nouvelle garçonne qui se tripote les cheveux dans un hélicar privé au-dessus d'un volcan, avec en surimpression ce logo créatin avec des bulles. Et le design des nouvelles bouteilles de fond de teint de Lancôme ? Des implants du lendemain Yves Rocher ? Toujours pas ?

Et bien tout ça ou presque c'est Meilyne. Elle fait partie du comité d'entreprise et d'un syndicat de graphistes dont le seul but si j'ai bien compris est d'organiser des séminaires à Bornéo ou en Martinique. Elle multiplie les activités au sein et en dehors de l'entreprise pour masquer un vide je pense.

Sur le plan sexuel, elle entretient un lycéen prénommé Kevin et répète souvent après son troisième Martini qu'elle n'aura jamais d'enfant, qu'un enfant c'est la mort et que si par malheur elle tombait enceinte, elle exploserait le fœtus dans la mare des toilettes. Elle en ferait une espèce de mini poulpe éventré et plein de sang qui survivrait à la surface le temps qu'elle tire la chasse. Et une soirée sur deux elle recommence avec ce satané poulpe miniature.

Depuis le temps qu'elle descend en flamme mon existence je me demande pourquoi je ne l'ai pas assassinée.

Je réponds car c'est ainsi que doit se dérouler le rituel : « Laisse tomber le couplet maternel. Je ne déteste pas ce boulot plus que les autres. Ça ou dessiner des affiches de parfums...

— C'est toi qui vois après tout. C'est ta vie. Mais ne viens pas pleurer après. Ne cherche même pas à venir te faire consoler dans mes bras. »

Quelle conne !

« Tu continues de faire ton truc sur les quais ?

— Oui.

— Mon Dieu Brendan ! Ça te plaît vraiment ? Je ne dis pas que ça ne sert pas mais quelqu'un d'autre peut le faire. Ça te plaît de faire ça ? C'est d'un morbide. »

Vous ne vous dites jamais que les deux seules punitions divines au monde sont le langage et nos semblables ? Répétez le mot *ami* un milliard de fois. Videz-le de son sens.

Comme elle commence seulement à sentir qu'elle m'énerve on convient d'un rendez-vous au Cybernoïd rue d'Antrain le mercredi vers 18h.

On se dit au revoir.

« Au revoir. »

Je prends une bonne inspiration.

Gélules. Deux. Les blanches à grains roses.

Avaler.

Bien. Détendu.

La matinée peut commencer, et ma vie se ralentir un peu plus. 9h34. Tout juste le temps d'arriver à l'heure pour un rendez-vous client dans le quartier nord, à Villejean. Je saisis mon imper avant de m'engouffrer dans l'ascenseur en compagnie de ce bon vieux Michel Fougassier du bureau d'en face – un assureur de données intellectuelles, triste et rigide à mourir ; soixante-cinq kilos de médiocrité – qui descend pour prendre un déca au bar d'à côté et qui me demande si je suis au courant pour la grève des bus concernant tout Rennes métro.

Je lui dis que non.

Je lui dis qu'il y en a toujours au moins un qui roule.

Je lui dis au revoir.

Tuez-moi dès que je commence à vous ressembler.

10 rue Kennedy.

Un HLM du siècle dernier à la façade délavée par le soleil, avec des tags illisibles au rez-de-chaussée. Mon client, un certain Yoll Crunnal, habite au deuxième étage.

Bienvenue dans mon quotidien.

Des tons jaune vert. Du lambris en bois artificiel. Dans le couloir d'entrée une reproduction d'un Miro, et, dans le salon, un mur-écran diffusant un programme de cerisiers du Japon en image de synthèse. Appartement assez quelconque.

Je regarde bêtement un cygne en cristal sur un meuble métallique quand Yoll Crunnal revient avec à la main un bocal de gélules et dans l'autre une bouteille d'eau.

Ce gars-là me fait l'effet d'un grand type aux nerfs bouffés par les médicaments. Son visage est osseux, fati-

gué et dans ses yeux je perçois cet éclat si caractéristique de l'idiote paranoïaque. M'étonnerait pas qu'il fasse partie de ces rats aux yeux rongés qui passent vingt-deux heures par jour à bosser sur les réseaux informatiques : des cerveaux branchés qui gèrent l'univers grâce à leur corps virtuel et qui laissent leur vrai corps de chair à l'abandon allongé dans des salles de transit. Abandonnez votre corps trop longtemps et il pourrit.

On s'assoit. Il me propose l'une de ses gélules.

« Depuis que l'alcool est interdit dans les foyers, je prends ces trucs-là. Des Napax : un dérivé de Tamesta et de morphine. C'est le seul truc qui passe.

— Non merci. » J'ai encore une journée de boulot. Ces choses-là me rendent complètement... Vous voyez. Et puis j'ai déjà pris des trucs ce matin.

On cause de son problème. Quelque chose d'assez romantique, presque tragique. Il a aimé une femme intensément pendant une nuit alors qu'il était en déplacement à Chenôve près de Dijon. Le lendemain plus personne. C'était il y a quinze ans et depuis bien entendu il n'a cessé de penser à elle. Aujourd'hui, à quarante-deux ans, il n'en peut plus : il doit la retrouver car il l'aime toujours. Et bien sûr il n'a rien à me fournir comme nom ou comme documents. Pas de photo. Seulement une description sommaire – Rousse, cheveux longs bouclés, les yeux verts, 1m60/65 – et un prénom : Émelyne.

Un signe particulier : un petit tatouage sur l'épaule gauche. Le signe de Batman.

Rien d'autre.

On discute de mes honoraires.

« Mais ?... Je vous paierai quand vous l'aurez retrouvée, non ?

— Vu le peu de pièces que vous pouvez me fournir, je ne vous cache pas que les recherches vont être longues. Je vais devoir attaquer sur tous les terrains y compris les dossiers de la police, peut-être même les I.E.A. Et, le monde

est ainsi fait, tout ça coûte cher. Si vous voulez des recherches sérieuses de professionnel, il me faudra fatalement une avance non remboursable. 300 €. Et le reste une fois l'affaire terminée. C'est à prendre ou à laisser. Personne d'autre dans la place n'agira avec vous d'une autre façon. »

Il fait semblant de se concerter et on tombe d'accord au bout de deux minutes. Je lui donne mon numéro de compte.

« Je commencerai les recherches après réception du virement. »

Contrat signé. Un de plus. Du déjà vu.

Il me semble par moment que je fais la même chose depuis huit ans : détective privé, mais pas n'importe lequel. Détective privé des femmes et des maris trompés, des personnes qui veulent rechercher un disparu, des personnes sous acide qui veulent savoir qui les a tabassées ou violées cette fameuse nuit, des personnes harcelées par des anonymes et qui veulent que j'identifie l'ennemi invisible, des cadres qui veulent espionner leurs collègues de bureau, des acteurs paranoïaques qui sentent qu'on leur veut du mal...

Je devrais changer de travail mais ce serait un peu toujours la même chose. Et puis ça donnerait raison à Meilyne.

Je m'arrête près de la station de métro Villejean. Ce quartier est aussi déprimant que la banlieue dans laquelle j'habite, que cette ville en général. Il consiste en une suite ininterrompue d'architectures austères s'emboîtant à perte de vue les unes aux autres, avec de temps en temps un mètre carré de verdure ou deux arbustes choisis par un paysagiste sans inspiration. Tous les cinq ans dans ce genre de quartier la mairie en place instaure un plan de revalorisation. Elle plante un nouvel arbre avec son parc bétonné ou alors elle crée un nouveau complexe sportif.

Et pourtant on nous assure qu'ici on vit bien, qu'on s'amuse.

10h47. Le prochain métro est à 59. Problème de rame. Je m'installe au bord de la voie et je me dis que je pourrais rentrer à pied.

Derrière moi les écrans de MR1 la gentille chaîne de la propagande municipale. C'est l'heure des infos avec Tom. Le gentil Tom vedette de la chaîne ; un présentateur en images de synthèse, virtuel plus vrai que nature, avec l'œil qui brille et les dents blanches.

Tom me parle de nouvelles tensions dans la guerre économique que la gentille Europe doit livrer contre cette idiote d'Amérique des unions. Tom fait une blague au sujet d'un second débarquement sur les plages normandes.

Tom me dit que les travaux du spatioport avancent, que le maire a failli avoir une intoxication alimentaire en mangeant des algues et qu'un ministre européen donne un meeting place de Bretagne cet après-midi.

10h57.

Tom me dit que deux spationautes sont revenus de Mars, que la mode cet été sera le rose et que peut-être il se présentera aux élections.

Tom me rappelle que je dois voter sur l'intranet de la ville pour une mesure continentale mais la rame qui arrive m'empêche de savoir de quoi il s'agit.

10h59.

Les portes s'ouvrent.

J'offre mon corps en offrande au compartiment.

En quelle année sommes-nous ?